

Christian Papinot. *La relation d'enquête comme relation sociale. Epistémologie de la démarche de recherche ethnographique*

Laurence Boutinot



Édition électronique

URL : <http://anthropodev.revues.org/317>

Éditeur

APAD - Association pour l'anthropologie du
changement social et du développement

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2014

Pagination : 173-178

ISBN : 9791093476018

ISSN : 2276-2019

Référence électronique

Laurence Boutinot, « Christian Papinot. *La relation d'enquête comme relation sociale. Epistémologie de la démarche de recherche ethnographique* », *Anthropologie & développement* [En ligne], 40-41 | 2014, mis en ligne le 01 septembre 2016, consulté le 17 décembre 2016. URL : <http://anthropodev.revues.org/317>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.



La revue *Anthropologie & développement* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

La relation d'enquête comme relation sociale. Epistémologie de la démarche de recherche ethnographique

Christian Papinot,
Presses de l'Université Laval, Hermann Editions, 2014, 254 p.

Laurence Boutinot

Cet ouvrage est issu d'un mémoire de HDR (Habilitation à diriger des recherches) soutenu le 3 octobre 2011 à l'Université de Saint Quentin en Yvelines.

Ce n'est pas un manuel en sciences sociales, mais jamais aucun manuel n'est entré de manière si minutieuse dans l'épistémologie de la relation d'enquête. Le plaisir de lire ce livre ne vient pas seulement de la clarté de l'écriture et de l'intérêt de l'objet. Il vient aussi, je crois, de ce qu'il permet en quelque sorte de réparer une injustice pour cette génération d'anthropologues qui a commencé sa formation dans les années 1980, à qui l'on a donné à lire, au moment de partir sur le terrain, *Les argonautes du Pacifique occidental* de Malinowski et le *Guide d'étude directe des comportements culturels* de Marcel Maget pour tout viatiques. Pour peu que ces apprentis les aient pris à la lettre et ils seront prisonniers pour un moment des injonctions contradictoires dont ils se sortiront plus ou moins bien.

Si l'altérité est au principe de la production de connaissance, sa version « radiale » (Bensa, cité par l'auteur, p.37) n'est pas sans lien avec les visions substantialiste et culturaliste de l'ethnologie moderne. C'est bien ce que nous montre Christian Papinot dans son premier chapitre qui pose, dans une perspective historique, la question de l'émergence de l'observateur dans le champ de l'observation. Rappelant avec J.Copans et J.Jamin (1978) qu'il y eut toutefois, à la fin du XVIII^e siècle, une première tentative d'analyse réflexive de la situation d'enquête, tombée dans l'oubli durant près de deux siècles. Il s'agit de l'ouvrage de Jean Marie de Gérando, *Des considérations sur la méthode à suivre dans l'observation des peuples sauvages*, publié en 1800, qui présente des éléments inédits d'une vigilance épistémologique, d'une invitation à contextualiser les conditions de l'enquête et d'une critique de l'ethnocentrisme avant l'heure (p.21). A la suite des penseurs des Lumières, de Gérando s'inscrivait dans le courant évolutionniste qui faisait aux « peuples sauvages » une place, bien qu'au dernier rang, dans le concert de l'humanité.

La naissance de l'ethnologie moderne pour lutter contre l'ethnocentrisme de la vision évolutionniste apporte une rupture à la fois « d'échelle et d'intention » (p.23). S'impose alors, avec Franz Boas (1896) la méthode monographique : l'étude intensive d'une seule culture donnée. C'est là que nous retrouvons Malinowski. Il suivra les méthodes expérimentales positivistes « réduisant le sujet connaissant à

des tâches d'enregistrement afin de tendre vers l'idéal de neutralité d'un observateur invisible » (p.24). Pour se rendre invisible rien de tel que de se fondre dans la masse et de « vivre comme un indigène parmi les indigènes » dans une posture mimétique, tout en gardant son statut d'observateur extérieur. Mais ce statut ne l'intéresse pas plus que la situation coloniale dans laquelle il se trouve, dès lors qu'il est totalement absorbé par la description des comportements indigènes dans une posture anhistorique et culturaliste. Si jamais il lui vient l'idée de s'interroger sur sa position d'observateur, il l'évacue derechef, comme « un mal nécessaire » et la compense par des petits cadeaux. Sur ces bases naît l'ethnographie moderne qui n'aura de cesse :

« (d') évacuer la question de la relation vraie de l'observateur à l'observé et surtout les conséquences critiques qui s'ensuivent pour la pratique scientifique. » (Bourdieu, 1980 : 57, cité p.28)

Le « parti pris participationniste » s'impose alors comme remède pour réduire la distance entre l'enquêteur et l'enquêté qui elle-même s'inscrit dans un contexte de domination coloniale rarement interrogé.

L'obsession de l'enquêteur de ne pas perturber la situation d'enquête va faire l'objet d'une démarche distincte dans l'anthropologie française avec trois Marcel : Mauss, Griaule et Maget. Démarche à la fois loin de la pratique participationniste, mais proche de l'idée de Malinowski de rendre compte le plus possible d'une société « pure » dégagée de toutes perturbations liées à l'enquête mais aussi liées à la situation coloniale. Chacun des deux premiers, dans son manuel d'ethnographie, va ignorer la relation d'enquête. Mauss, dans la division du travail anthropologique entre l'étude en cabinet et les enquêteurs sur le terrain, rend compte d'un souci entomologique, précis, systématique de collection muséographique de toutes les données recueillies sur le terrain. Marcel Griaule d'une manière également morale, mais empirique, s'efforcera de rappeler dans sa méthode la nécessité de garder sa distance, de chercher en soi les voies de l'ascétisme afin de rester neutre et étranger à la société étudiée. Quant au guide de Marcel Maget, plus récent, il codifie l'enquête de terrain monographique dans un souci d'inventaire patrimonial mais ouvre au moins la question de la relation d'enquête dans sa deuxième partie très succincte, en donnant à « comprendre, en creux, l'impossibilité 'structurelle' de tout 'bon' moment » (p.39) pour faire un entretien d'enquête. Contrairement à Marcel Griaule, il évoque la question des effets perturbants de l'observateur sur la situation observée. A travers l'énumération de stratégies, voire de tactiques à l'insu des sujets observés, c'est toute une liste de conseils qu'il prodigue aux étudiants. L'effet produit :

« une image d'un monde social qui serait fondamentalement bousculé par l'irruption de cet enquêteur étranger, et, au moyen

d'injonctions paradoxales, le confine dans une position impossible à tenir. » (p.43)

Ainsi, les débuts de la pratique anthropologique ont littéralement été guidés par cette vision à la fois positiviste, dominée par la préférence théorique de la science, associée à une approche culturaliste et substantialiste des sociétés étudiées, et historiquement située dans les rapports de domination coloniale, ne laissant pour ainsi dire aucune place à une réflexion sur les relations enquêteurs/enquêtés dans la production des données d'enquête.

L'auteur nous évoque dans le chapitre 2 une série de cas de recherche symptomatiques de cet « impensé paradoxal et persistant en sciences sociales » : l'influence de l'observateur comme obstacle à la connaissance. Plusieurs stratégies susceptibles de réduire les effets perturbateurs de l'observateur sont exposées. La « posture du caméléon » à partir du travail de recherche du couple Pinçon-Charlot dans les milieux de la grande bourgeoisie et de l'aristocratie française ; « l'observation clandestine » dans le travail de Damien Cartron dans une entreprise de restauration rapide ; « l'intégration fusion » d'une enquête de Daniel Bizeul dans le parti du Front National et « l'atopie de l'ethnographe » de Michel Naepels dans son travail sur les conflits fonciers en Nouvelle Calédonie. Ces quatre exemples, sans vouloir donner lieu à une critique de ces recherches qui présentent toutes en soi une cohérence méthodologique en regard des questions posées par les chercheurs, donnent cependant à voir, dans chacun des cas, l'évitement de la question épistémologique de la relation d'enquête comme productrice de connaissance. Le présupposé selon lequel l'observateur perturbe la situation d'observation engage chaque chercheur dans des stratégies de réduction ou de neutralisation de la perturbation, acceptant en cela le postulat selon lequel il y aurait une situation « vraie » en dehors de l'enquête qu'il conviendrait de décrire.

Nous avançons alors dans le livre vers toujours plus de stratégies ingénieuses des chercheurs pour neutraliser les obstacles à la situation d'enquête, alors même que la possibilité d'une situation qui serait « pure » de toute interférence, s'éloigne progressivement. Pour preuve, l'usage photographique de Albert Piette, en vue de mesurer les biais des perturbations des prises photographiques sur les comportements des sujets photographiés, renvoie à l'illusion de la présence d'un photographe-observateur extérieur à la relation d'enquête. Papinot parle de « photographe » pour dénoncer une « vigilance épistémologique très partielle » (p.95).

Il n'est alors plus question de discuter la méthodologie des exemples cités qui remplit aussi des fonctions rassurantes pour aborder le monde social intimidant à bien des égards et qui ne remet pas en question la qualité des chercheurs concernés. Mais l'auteur montre que le choix méthodologique est discutable quant aux justifications de ces auteurs d'éviter les biais dans l'observation, de réduire la dis-

tance sociale et/ou idéologique enquêteur-enquêté, voire de dé-situer socialement l'observateur. Ces exemples ont en commun de présenter, selon les termes de l'auteur, « une réponse mécanique à une question épistémologique ».

Si la relation enquêteur-enquêté a ainsi souvent été ignorée, voire scotomisée, c'est au psychanalyste Georges Devereux que l'auteur se réfère, au centre de son ouvrage (ch.3), pour rappeler le nécessaire renversement de perspective : transformer la relation d'enquête d'un obstacle en un instrument de connaissance. Suivant le principe d'Heisenberg, l'observateur perturbe inévitablement le sujet observé, il convient donc d'en prendre acte et d'en tirer parti. Les analyses de plusieurs auteurs cités (O. Schwartz, Paul Rabinow, Jeanne Favret-Saada ou Florence Weber, Gérard Mauger) sur les différentes places qui sont assignées à l'ethnologue par les enquêtés dans le déroulement des situations d'enquêtes sont révélatrices des logiques indigènes. Les « évènements » que l'enquête engendre se donnent à lire dans les contre-interprétations des enquêtés et « disent nécessairement quelque chose de l'ordre qu'ils dérangent » (p.115). L'attention à porter aux contextes d'énonciation est ici primordiale et le statut des données d'enquête n'est plus à chercher entre ce qui est vrai ou faux. L'auteur entend ici dissocier les questions épistémologiques (utiliser les perturbations de l'enquête pour produire de la connaissance) des questions méthodologiques (vouloir réduire la violence symbolique qui s'inscrit dans les rapports enquêtés-enquêteurs). Car si ces dernières sont légitimes, elles ne changent pas pour autant le statut des données produites. Les conseils de méthodes ne sont pas incompatibles avec les démarches épistémologiques, mais la « banalisation » du chercheur sur le terrain ne garantit pas plus de pertinence aux données. Cette posture peut même parfois lui faire croire à « l'illusion de faire illusion » (Mauger cité p.127). C'est dans la diversité des positions assignées à l'enquêteur au cours de son enquête que les données peuvent être triangulées, non pas pour en vérifier une quelconque véracité mais pour produire des connaissances complémentaires (Olivier de Sardan, 1995) révélant les déterminants structurels.

La dernière partie s'attache ainsi à la présentation des travaux de l'auteur lui-même sur le groupe professionnel des transports en commun à Madagascar et, en France, sur la question du statut des emplois intérimaires et permanents dans des usines métallurgiques. Dans un premier temps, l'auteur nous montre ce que les relations d'enquête comme relations sociales veulent dire et en quoi aussi bien l'entrée sur le terrain, l'extériorité du chercheur ou les « frottements » entre enquêteurs et enquêtés tout le long de l'enquête, sont heuristiques ; ce qu'elles nous apprennent, non pas sur le chercheur lui-même, mais bien sur les déterminants structurels et les enjeux sociaux et politiques des dynamiques observées. Dans les usines Metallec ou dans les gares routières de Madagascar, et quelles que soient les places assignées à l'auteur, à chaque fois différentes selon le contexte et les possibilités d'accès au terrain, l'auteur donne à comprendre ce que ses relations

avec les enquêtés lui ont permis de connaître sur les structures des rapports intérimaires/permanents, les enjeux auxquels renvoie ce clivage de statut d'emploi, à travers les « incidents », mais aussi à partir des refus ou des acceptations à la demande d'enquête, etc., tous les éléments de la relation enquêteur-enquêté participent de la production des connaissances scientifiques sur l'objet étudié. Les mêmes « frottements » sont testés à partir d'un corpus de photographies, non pas pour mesurer l'écart à une situation qui serait non perturbée, qui est une illusion, mais comme support à l'entretien. En portant une double vigilance épistémologique à la fois sur la construction des images et sur la situation d'enquête et la relation enquêteur-enquêté dans laquelle elles sont présentées, ses photographies donnent à comprendre, dans chaque situation d'enquête, les frontières entre les groupes sociaux qui n'apparaissent pas à l'œil nu, la définition de l'entre soi, de la famille et de l'étranger à Madagascar, mais aussi, et entre autres, les enjeux politiques dans les usines Metallec. Les travaux de l'auteur nous offrent de savoureuses pages de lecture loin de tout narcissisme et de tout relativisme exacerbé et improductif. Ils présentent clairement les réels effets heuristiques que produit l'analyse systématique de la relation enquêteur-enquêté.

On peut toutefois légèrement regretter que les approches mécaniques de la situation d'enquête présentées au chapitre 2 ne soient pas ramenées à la contemporanéité du contexte de production des travaux anthropologiques, tant il est vrai que les enseignements en anthropologie persistent pour beaucoup à s'appuyer sur le « paradoxe de l'observateur » et ont rarement fait, jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à cet ouvrage oserions-nous dire (et certains cités), la part belle à la relation d'enquête comme objet d'une réflexion systématique, approfondie et à partir de laquelle se produit la connaissance. L'ébranlement des certitudes qui s'appuyaient sur les grands courants théoriques (Fassin, 2008 : 9) rencontre désormais sur le terrain empirique les enjeux contemporains du multiculturalisme, de la globalisation et du relativisme postmoderne. Les travaux des *subaltern studies* issus des sociétés émergentes préconisant une décolonisation du savoir, les contestations des peuples des sociétés étudiées par l'ethnographie, participent d'une « remise en cause (qui) est bien plus diffuse, y compris sur les terrains proches » (Fassin, 2008 : 9). Cette remise en cause est à la fois « utile » comme nous le dit Didier Fassin, mais aussi « souhaitable » puisque les problèmes rencontrés dans la pratique ethnographique aujourd'hui « ne font que traduire une forme d'attente démocratique de leur part et d'exigence scientifique des chercheurs » (op.cit. : 10).

Mais si cet ouvrage rend compte de sa contemporanéité, il y a fort à parier qu'il aura la vie longue, ne tombera pas de sitôt en désuétude, tant il est vrai que les jeunes chercheurs sont de plus en plus invités à adopter une posture réflexive afin de rendre intelligibles leurs données d'enquête à partir de l'analyse des conditions de leur production ; sans tomber dans le narcissisme et à condition « d'éviter le

double écueil du positivisme et de l'hyper-relativisme réduisant la réalité à celle de l'enquête » (p.108). Cet ouvrage agrandit l'espace des possibles de la conscience dans la connaissance.

Bibliographie

BOURDIEU P., 1980, *Le sens pratique*, Paris, Minuit.

COPANS J. et JAMIN J., [1978], 1994, *Aux origines de l'anthropologie française, Les mémoires de la société des observateurs de l'Homme en l'an VIII*, Paris, Editions Jean-Michel Place, 213 p.

FASSIN D., 2008, « Introduction. L'inquiétude ethnographique », in Bensa A. et Fassin D., *Les politiques de l'enquête*, La Découverte « Recherches », pp.7-15.

OLIVIER DE SARDAN J-P., 1995, « La politique de terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête*, 1, pp.71-109.